

KJELL ERIKSSON

LA TERRE PEUT BIEN SE FISSURER



KJELL ERIKSSON

LA TERRE PEUT BIEN SE FISSURER

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Dans une maison perdue en pleine forêt, Tore, un ancien junkie, tente de se réconcilier avec l'existence. Il rêve de retrouver Eva, la mère de son fils Chris, de reconstruire sa vie de famille jusqu'à présent ratée, et aussi de restaurer son image aux yeux de la société.

Près d'Uppsala, un couple apparemment sans histoire est découvert sauvagement abattu. Peu de temps après, une jeune infirmière est assassinée en plein centre-ville. Plus de cadavres que d'indices : seule certitude, c'est la même arme qui a été utilisée.

La jeune et talentueuse Ann Lindell est chargée de l'affaire et dirige son équipe criminelle avec maestria.

Tantôt par le regard du tueur, tantôt par celui de l'enquêtrice, Kjell Eriksson entraîne son lecteur dans une spirale infernale qui, sur fond de critique sociale, pose la question de la « vraie victime » et souligne l'infime différence qui, bien souvent, sépare le meurtrier du citoyen ordinaire.

La première enquête d'Ann Lindell.

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala (Suède). Jardinier-paysagiste passionné, il cultive les roses le jour et troque le sécateur contre la plume la nuit. Et parfois l'inverse ! Kjell Eriksson s'est vu décerner de prestigieux prix littéraires, notamment, en 2002, le prix du meilleur roman policier suédois pour son roman *La princesse du Burundi*.

La terre peut bien
se fissurer

du même auteur
chez le même éditeur

La terre peut bien se fissurer (2007)

Le cercueil de pierre (2008)

La princesse du Burundi (2009)

Le cri de l'engoulement (2010)

Les cruelles étoiles de la nuit (2012)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Kjell Eriksson

La terre peut bien se fissurer

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Jorden må rämna

Illustration de couverture :
© Patrice Larue, *Gros orage d'été* (fragment)

© 2000 by Kjell Eriksson
Publié avec l'autorisation de Ordfronts Förlag, Stockholm,
et de Leonhardt & Høier Literary Agency aps, Copenhague.
© Gaïa Éditions, 2007, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-244-1

S'il y avait quelque chose qu'il détestait, c'était qu'on le dévisage. Il ferma les yeux pour tenter d'oublier la femme qui se trouvait en face de lui et penser à Mari, qu'il n'avait pas vue depuis deux ans. Il serra son bagage un peu plus fort encore entre ses jambes.

Que dirait-elle ? Elle serait furieuse, naturellement, mais ensuite... Car c'était quelqu'un de bien, aucun doute. Elle avait toujours été là et constitué son unique point fixe dans l'existence. Il sourit intérieurement et ouvrit les yeux. La bonne femme l'observait toujours. Il croisa son regard et esquissa un sourire. Elle détourna le sien et le braqua vers le paysage qui défilait à travers la vitre. Il l'imita et essaya de fixer son attention sur un détail quelconque, au dehors.

Mari. Son unique sœur et sa seule véritable famille, à part Chris. Ce dernier mot était horrible, d'ailleurs. Il faisait penser à « crise ». Comment pouvait-on affubler quelqu'un d'un prénom pareil ? Eva avait dû mal bouffer, le jour où elle avait déclaré sa naissance. Il ne l'avait appris qu'un mois plus tard. Pour lui, jusque-là, ce gamin avait toujours été « le petit ». Quand il était sorti du centre de cure, c'était un fait accompli et on ne peut pas changer le nom d'un enfant parce qu'il ne vous plaît pas. Comme toujours, il avait dû s'adapter à la situation. Cela faisait plusieurs mois qu'il ne l'avait pas vu. Mais maintenant, il allait remédier à cela.

Entre ses jambes, le sac était ballotté par les cahots du train de banlieue. Il était lourd, solidement planté sur le sol, et prenait tellement de place que personne ne pouvait s'asseoir en face de lui.

Le paysage ne lui disait rien. Il lui piquait seulement les yeux, avec sa lumière, sa verdure, ses maisons, ses petites cabanes à outils, ses tas de bois, cette cloche qui tintait frénétiquement à un passage à niveau non gardé, cet enfant qui faisait de grands gestes de la main et ce mât de la Saint-Jean pas encore dressé. Il cligna des paupières, sous le choc de ces images qui se succédaient à une vitesse affreuse, et les larmes lui vinrent aux yeux. Impossible

d'enregistrer autant de choses à la fois. Il fut pris d'un sentiment de désespoir. « Un voleur reste un voleur, se dit-il. Suis-je dans mon élément, ici? » Il observa l'ensemble du wagon, ces gens tellement ordinaires et pleins d'espoir. La Saint-Jean.

Il pensa rapidement à Chris, de nouveau, mais chassa cette idée de son cerveau aussi rapidement qu'elle y était entrée. Pas encore, pas encore. Autour de lui, les gens devisaient gaiement. Quelques semaines auparavant – voire quelques jours – un tel spectacle l'aurait fait vomir. « Je vous déteste, bon sang! Un voleur reste un voleur. Et un drogué, un drogué. Allez, allez, arrête ton char. » Il se mit à fredonner intérieurement et regarda défiler les maisons, les tas de bois et même un troupeau de vaches noires et blanches. « Tout ça me fait l'effet d'être en rut, bon sang, pensa-t-il. C'est l'enfer. Un voleur reste un voleur. »

Il sortit discrètement un comprimé de la poche de sa veste et le dissimula dans sa main pour le porter à sa bouche. La bonne femme le regarda faire. Il eut un sourire, déglutit et sourit à nouveau. Elle détourna les yeux. « C'est moi qui suis le plus fort, pensa-t-il, pas toi! Tu peux bigler autant que tu veux, espèce de grosse loche!

J'arrive, Mari. Je pourrais te donner quelques biffetons, mais tu poserais tellement de questions à la noix. Tu tiens ça de ta mère, cette façon de toujours te mêler de tout. Si seulement tu acceptais un peu de fric, dix ou vingt mille, quoi, en disant "Formidable! Juste ce dont j'avais besoin! T'es sensas, tu sais." Si seulement tu reconnaissais mes qualités, mes capacités en matière d'attaque de bureaux de poste. J'aimerais te donner quelque chose, pourquoi pas trente billets? Tu pourrais voyager, emmener ton petit prof à Majorque. »

Il eut un sourire à cette pensée et sentit le calme et la paix monter en lui. Peut-être était-ce l'effet du comprimé, ou simplement le sentiment d'en avoir pris un, ou encore le contact du gros sac sur ses pieds. Nouveau sourire. « Faut que je fasse gaffe! Pas me mettre à éclater de rire comme un cinglé de camé. À quoi est-ce que je pourrais penser? À Storgrind, peut-être? Ça fait combien de temps que je ne suis pas allé là-bas? Au moins dix ans. » « Ils l'ont démoli », avait-elle dit au téléphone, quand il avait proposé de dormir dans l'appentis.

– Il était pourri, de toute façon, avait-elle ajouté.

Il avait eu l'impression qu'elle était un peu triste, en prononçant ces paroles. Il n'empêche que c'était l'endroit où ils jouaient toujours, étant enfants. Maintenant, ils utilisaient le bois pour faire du feu dans le poêle de faïence.

De plus en plus fatigué, il ferma de nouveau les yeux et se serait endormi si un sentiment sournois d'inquiétude ne l'avait taraudé, tapi dans la région de son estomac, prêt à frapper à tout moment. Il fallait qu'il soit sur ses gardes, maintenant qu'il était si près du but.

Le train freina brusquement, comme si le conducteur de la locomotive s'était brusquement rappelé qu'il devait s'arrêter à Bålsta.

Quand il y descendit, à 13 h 04, avec trois cent vingt-neuf mille couronnes dans un sac de sport, le soleil perça les nuages. C'était le jour de la Saint-Jean et il ne devait pas pleuvoir, cet après-midi-là. C'est lourd, trois cent vingt-neuf mille couronnes. Mari le vit arriver d'un pas chancelant, par le passage souterrain, son bagage à la main droite. Il donnait l'impression de marcher de travers et scrutait les environs du regard. Un sourire fugace s'afficha sur son visage quand il la vit, debout près de la voiture. Son jean usé, son pull trop large et ses sandales dont l'une avait été réparée avec de la ficelle, tout cela – ajouté à cette démarche particulière – la fit penser à un malade ou à un SDF. Elle en fut chagrinée, mais aussi émue par son petit sourire en coin.

– Frangin, lui dit-elle quand il fut près d'elle.

– Salut, répondit-il à voix basse, comme s'il n'avait pas le sentiment très net de la portée de sa voix.

Elle vint lui caresser la joue et il lâcha son sac.

– Mon petit frangin. Barbu et crasseux.

Il ne put que hocher la tête.

– Comment ça va ?

Cette fois, il ne fut pas capable de la moindre réponse.

– Contente de te voir. J'ai été vachement surprise, quand Konrad m'a dit que tu avais appelé.

– Il n'avait pas l'air enchanté.

– Il faut que tu saches qu'on va avoir des invités. Il a sans doute pensé qu'on serait un peu à l'étroit. Mais je lui ai dit qu'il y avait de la place dans la remise.

– C'est dommage, l'appentis.

– C’est vrai, mais ça aurait coûté trop cher de le réparer.

Il eut un regard de côté en direction du sac.

– Tu as l’air plus content que la dernière fois, dit Mari en lui caressant à nouveau la joue.

Ils parcoururent en silence la petite dizaine de kilomètres. À l’église d’Yttergran, ils bifurquèrent et Mari évoqua la question du boulot. Il répondit en parlant vaguement d’une firme de livraison qui aurait proposé de l’embaucher.

– De livraison? demanda Mari en lorgnant dans sa direction.

– Tu te souviens de Martin, celui qui vivait dans la baraque et qu’on appelait Trippan?

Mari secoua la tête.

– Celui dont la mère était folle.

– Ah oui.

– Il est chef d’entreprise, maintenant.

– Ah bon. Et tu pourrais travailler pour lui?

– Je l’ai rencontré à Stockholm.

Ils ne se dirent rien d’autre avant d’arriver à Storgrind, la ferme que leurs parents avaient achetée au début des années soixante et que Mari avait reprise. C’était là qu’elle vivait, avec son Konrad, pendant une partie de la saison estivale. Elle était laborantine assistante et son mari professeur de suédois et d’histoire.

Le dernier tronçon traversait un bois de sapins qui avait été planté dans les années vingt, quand les petites parcelles avaient été abandonnées les unes après les autres par les métayers qui les cultivaient. C’était ce qui expliquait que les arbres soient si bien alignés. Pourtant il trouvait l’ensemble mal entretenu. Certains des arbres avaient l’air malades, avec leurs branches grises et leur tronc d’un brun jaune dont l’écorce s’écaillait.

Puis la forêt s’ouvrit aussi brusquement qu’elle s’était refermée sur la route et il put voir jusqu’au bord de l’eau, par-dessus des prairies et des champs de céréales.

– Arrête-toi une seconde!

Il descendit de voiture, s’avança jusqu’au fossé, qu’il enjamba d’un bond, et alla placer ses mains sur les pointes rouillées des barbelés, en haut de la clôture. Dans le bouleau au triple tronc un merle chantait. En direction du lac, le paysage était divisé en plusieurs parties: d’abord la pâture des génisses, avec son

herbe rase et anémique, le prunellier sauvage et la fière silhouette des genévriers, puis un espace un peu plus vaste coloré en vert par la mer des épis de blé, auquel faisait suite le tapis émeraude de la prairie littorale, avec ses touffes de laïche des sables, et enfin, sur la grève, un champ brun doré couvert de roseaux parmi lesquels une buse se promenait à pas lents. Elle prit ensuite son essor au-dessus de l'eau et s'éleva, portée par les courants ascendants, avant de disparaître. Il sentit le contact rugueux et rouillé des barbelés et il sut l'odeur qu'auraient ses mains quand il les porterait à son visage. Le chant du merle ne cessait de redoubler d'intensité.

Mari restait assise dans la voiture, alors qu'elle aurait dû se hâter de regagner la maison pour préparer le repas. Elle observait la silhouette de son frère, qui semblait prendre profondément sa respiration. Sa fatigue n'était plus aussi évidente que dans le béton gris du passage souterrain de la gare de Bålsta. « Pourquoi vient-il ici? » se demanda-t-elle. Konrad avait râlé un peu, mais il n'avait rien à dire, en fait : ses deux frères étaient déjà installés dans la maison pour fêter la Saint-Jean. L'arrivée – même inopinée – de son unique frère, à elle, n'était rien en comparaison de l'invasion à laquelle la ferme était exposée du fait de la venue de Kalle et de Kenneth avec toute leur petite famille.

Il tourna la tête et sourit à Mari, qui lui répondit de même. Il avait vraiment l'air assez fatigué. Quand il était sorti du foyer de désintoxication pour vivre à Uppsala avec Eva et Chris, il paraissait encore en assez bonne forme. Il en avait fini avec les piqûres et les comprimés. Cinq ans plus tard, sa peau était devenue sèche et ridée, ses cheveux s'étaient raréfiés et avaient perdu leur éclat, ses épaules s'étaient affaissées et il avait perdu une partie de son arrogance. Ce n'était que trop évident et pénible à voir. Pourtant, il était toujours vivant et se tenait là, les mains sur le fil de fer barbelé, à observer la buse. Peut-être pleurerait-il? Non, il lui en fallait plus que cela.

Mari ouvrit la portière de la voiture et demanda à son frère s'il voulait gagner la maison à pied, à travers l'enclos. Il acquiesça. « Quel beau sourire il a », pensa-t-elle, presque transportée d'allégresse.

Il regarda la voiture s'éloigner sur l'étroite route en terre battue où le sillon vert du milieu était toujours aussi fourni. Sur les bernes, les fraises des bois étaient en fleurs. Cela sentait bon la

reine-des-prés, qui poussait en touffe, sur le bord du fossé, derrière un fourré de merisiers partiellement dévoré par des bêtes quelconques. Cela faisait des années qu'il n'avait pas respiré un tel parfum.

Que ressentait-il, en cette Saint-Jean de 1999, dans le plus bel endroit qu'il connût, cette terre qu'il pensait avoir oubliée ? De la mélancolie, bien entendu. La pensée de Chris, mais aussi d'Eva – jadis la plus belle de toutes les femmes – lui fit serrer le barbelé, de désespoir, au point de se faire mal. Il lâcha prise, enjamba l'obstacle et pénétra sur le territoire des génisses. Il crut apercevoir quelques silhouettes brunes, entre les genévriers. Elles l'avaient sûrement entendu et venaient satisfaire leur curiosité.

Étant enfant, il avait couru là, sur ces buttes. Dans ces bosquets et jusque dans cette ceinture de roseaux il y avait des sentiers qu'il avait empruntés, le plus souvent seul, car nulle autre ferme ne se trouvait à proximité, en tout cas où il y eût des enfants. Naturellement, il se souvenait des noms de Båttorpet et de Gläntan, et, plus loin dans la forêt, de Ryssbacken et de Lillstugan. C'était la terre cultivée de l'Uppland, l'une des plus riches qui soient pour un garçon. Si quelqu'un l'accompagnait, c'était Mari ou un camarade venu de la ville passer quelques jours ou une semaine à la ferme. Surtout Klasse, parfois Tord, exceptionnellement Tommy. Il suivait le sentier des génisses, qui descendait vers le « Fortin ». Il aurait aimé crier un peu, hurler comme un Indien, mais il marchait lentement et en silence, car il n'était qu'un Blanc et, s'il braquait le regard vers l'horizon, c'était Stockholm qui s'y trouvait, à une cinquantaine de kilomètres. Le soir et la nuit, il discernait les lumières de la métropole, qui formaient une sorte d'auréole dans le ciel. Là-bas, il n'était personne, il arpentait les rues comme un voleur, suivi par les autres petits filous, les drogués et les prostituées. Dans l'enclos, au contraire, il avait pour seule compagnie les génisses, qui couraient derrière lui. Il éclata de rire à l'idée du contraste : ce matin encore, il était chez Charlie, à Ropsten, dans la banlieue, et ce soir au milieu d'un pâturage. En plus de la mélancolie, il éprouvait donc de la joie et de la reconnaissance envers sa sœur. Elle n'avait pas dit un mot sur le pourquoi et le comment. Pas la moindre question déplacée ! Elle s'était contentée de lui caresser la joue.

L'argent ! Il se mit à courir comme un dératé, sautant par-dessus le tas de pierre pour éviter les prunelliers, et il eut le temps de se dire que la pâte avait été mal faite. Après avoir contourné une langue de trembles dépassant de l'enclos, il vit la ferme et, dans la cour devant la vieille grange, la voiture de Mari. Il aperçut également diverses personnes, aux alentours, et continua à se hâter.

Le sac de sport était posé près de la voiture et brillait au soleil : bleu, blanc et rouge. De loin, on aurait dit un drapeau tricolore jeté nonchalamment par terre. Personne ne l'avait vu sauter par-dessus la clôture en bois. Il se tapit derrière la voiture et ouvrit prudemment le sac. Sur le dessus se trouvait un exemplaire du *Dagens Nyheter*, qui annonçait en première page son attaque à main armée, puis des vêtements et une serviette. Tout paraissait être resté en place. Avec la main, il sentit, en dessous, les sacs en plastique contenant cette multitude de billets. « Je suis riche », marmonna-t-il en caressant ces liasses si pleines de promesses. De la vapeur montait de son corps en sueur. Il passa une dernière fois la main avant de tirer rapidement la fermeture.

Sans faire de bruit, deux enfants avaient approché de la grange pour observer l'inconnu, près de la voiture de Konrad. Il prit soudain conscience de leur présence et leur fit brusquement face. Sans rien dire, ils prirent leurs jambes à leur cou, comme d'un commun accord, et disparurent au coin de la grange.

– Bon Dieu, grommela-t-il en donnant un coup de pied dans son sac, avant de le saisir et de se diriger vers la maison.

La table avait été dressée dans la cour, devant le bâtiment. Les deux frères de Konrad étaient assis, chacun sur une chaise longue, une bière à la main. Il y avait des années qu'il ne les avait pas vus, mais il reconnut aussitôt le visage étroit de Kalle, avec sa barbe en pointe virant au gris. Le second, Kenneth, un peu rondouillard et chauve, faisait plus penser à Konrad. Ils avaient déjà commencé à boire.

– Le frère égaré, *I presume*, dit Kalle en se levant et lui tendant la main. Ça ne date pas d'hier !

Il hocha la tête, saisit la main qu'on lui tendait, et sentit la sueur perler sur son front. Kenneth, lui, l'examina de plus près, avant de s'extraire péniblement de sa chaise et lui tendre une main potelée.

– Heureux de te voir, se contenta-t-il de dire.

– Une bière? demanda Kalle.

– Je veux bien.

Il sentit son inquiétude laisser la place à quelque chose d'autre, en buvant au goulot une de ces bières fortes que Kalle avait sorties d'un seau rempli de glace. Ce seau en inox, il le reconnaissait. Le goût légèrement amer de cette boisson réfrigérée, sa propre présence en cet endroit et la présence de cet endroit en lui, ainsi que le fait qu'il avait trois cent vingt-neuf mille couronnes dans un sac, à ses pieds, tout cela lui inspirait une confiance qu'il n'avait pas ressentie depuis des années. Il était heureux, simplement, sourit à Kalle et avala une nouvelle gorgée.

– Et qu'est-ce que tu fais, comme ça, maintenant? demanda Kenneth.

– Je suis dans la récupération, se contenta-t-il de dire en pensant: « Je ne vais pas me laisser avoir par toi, mon salaud. Je suis à la tête de trois cent vingt-neuf mille balles et je vais récupérer ma vie. »

– La récupération?

– Oui, c'est ça, je récupère les canettes dans le métro.

Kalle éclata de rire.

– Excellent ça, la récupération. Te voilà recyclé, quoi. Ambassadeur de l'écologie souterraine.

Kenneth sourit lui aussi et lâcha sa main.

Il s'installa dans la remise. Après avoir sorti ses vêtements et sa brosse à dents, il passa le sac par la fenêtre de derrière et le glissa dans le vide sanitaire. Maintenant, il pouvait fêter la Saint-Jean en paix! Debout contre le mur de la remise, il avait l'impression que le bonheur s'était emparé de lui. Il ferma les yeux et prêta l'oreille au chant des insectes qui bourdonnaient autour de lui. L'un d'eux, de couleur vert foncé, était posé sur une feuille de saule et se délectait de la verdure luxuriante de cette époque de l'année. Il s'amusa à le toucher légèrement et il se déplaça posément, mais sans se laisser perturber outre mesure et en se contentant de faire vibrer un peu ses antennes. Jadis, il aurait capturé ce scarabée, l'aurait tué à l'éther et l'aurait épinglé sur un tableau quelconque. Mais on aurait dit que l'animal savait que ce temps était révolu et qu'il n'avait rien à craindre. Il faisait étalage de sa splendeur, de son corps solide et étincelant, levant

certaines de ses pattes velues et pivotant lentement pour pouvoir se trouver face à face. Ils s'observèrent et conclurent un pacte avant que l'insecte ne soulève ses élytres émeraude et ne prenne son envol.

Il se retrouva assis près de sa sœur, à la table bien garnie. Les autres l'observaient attentivement, épiant ses mouvements, enregistrant les brèves réponses qu'il consentait à faire à leurs questions et tentant de deviner ce qui avait pu ramener le fils prodigue au bercail. Personne ne lui demanda comment allaient Eva et Chris, s'il avait vu son fils ces derniers temps ni ses projets d'avenir. Ce n'était pas faute de curiosité, mais parce qu'ils étaient convaincus qu'il n'avait pas vraiment d'avenir. Peut-être ne voulaient-ils pas le gêner par des questions indiscrètes, aussi. Quoi qu'il en soit, il eut le sentiment qu'ils étaient contents qu'il n'ait pas l'air trop mal en point. Ils s'étaient attendus à voir un rebut de la société et pourtant il pouvait être des leurs, en cette journée d'été, sans causer d'ombre au tableau. Konrad constata la joie que ressentait sa femme d'avoir son frère près d'elle. L'espace d'un instant, il éprouva une pointe de jalousie, en voyant sa main se poser tendrement sur son bras et les regards affectueux qu'elle lui lançait. Il crut aussi lire dans les yeux de Mari un certain sentiment de revanche, pour l'avoir défendu durant des années et lui avoir trouvé des excuses, même aux pires moments. Et voilà qu'il se trouvait parmi eux, certes un peu amaigri, mais souriant et faisant apparaître sur son visage des fossettes qui ressemblaient à celles de Mari. Konrad chercha sur ses traits les traces de la drogue, de l'alcool et de l'accident de camion qui avait failli coûter la vie à son beau-frère, et fut obligé de reconnaître qu'il n'avait pas vilaine allure, malgré tout. Peut-être avait-il changé véritablement de vie, comme il l'avait dit à Mari dans la cuisine, s'était-il rangé et avait-il dit adieu à la drogue et à la rapine. Ce n'était pas impossible, Konrad avait entendu parler de miracles de ce genre, et pourtant il n'avait pas confiance en un intoxiqué d'aussi longue date. Il s'efforça pourtant de ne rien laisser paraître de ses doutes et de ses réticences. Il entendait se garder de toute provocation, ne sachant que trop comment cela risquait de se terminer.

Il avait bu trois pauvres petits verres d'alcool, quelques bières mais pas de vin, ah ça non, bon sang! Seule la bière était à son goût et la chance voulait que Konrad ait fait d'abondantes provisions en la matière. Il but de façon régulière au cours de la soirée mais fut cependant capable de danser un peu avec les enfants autour du mât décoré. Il nota les regards que lui adressait sa sœur et lut dans ses yeux les espoirs qu'elle nourrissait. À un moment, il se faufila derrière la remise, pour soulager un peu la pression. Le sac était toujours là. Lourd, vachement lourd, plein à ras bords de magnifiques billets. Il décida alors de ne plus boire. Il le voyait dans les yeux de Mari et dans ceux de Konrad. Il préleva quelques billets et les fourra dans la poche de son pantalon.

Konrad le dévisagea, surpris, quand il lui tendit ces quelques centaines de couronnes.

– Pour la bière, dit-il en s'efforçant de paraître sobre.

– Pas question, répondit l'autre.

– Pour la bière, répéta-t-il, et pour la bouffe. C'était drôlement bon!

– Arrête.

– Tu comprends, dit-il en faisant un pas de plus vers son beau-frère, c'est vachement bien que j'aie pu venir ici, je ne veux pas être un parasite, je veux vous faire honneur.

Konrad regarda son beau-frère, le jaugea et, après avoir hésité un peu, prit les trois billets. « Parasite, tu l'as été toute ta vie », pensa-t-il sans le dire. Et il empocha l'argent de façon aussi négligente qu'il lui avait été donné.

– On aime bien ne pas être à la charge des autres, répéta l'autre, avant de se taire brusquement au souvenir de la façon dont il s'était procuré cet argent.

– Parfait, dit Konrad, mais ne bois pas trop, simplement. Je ne veux pas de bagarre.

– Qui est-ce qui voudrait la bagarre, bon sang?

– Qu'est-ce que tu mijotes, au juste?

Il éclata de rire, haussa les épaules et se contenta d'avoir l'air extrêmement content.

– Je veux dire : pour te pointer comme ça ? Tu as besoin d'emprunter de l'argent ?

Pour toute réponse, Konrad eut cette fois droit à un immense éclat de rire, dont l'auteur lui-même fut surpris de l'intensité.

C'était un bruit étranger qui s'était emparé de lui et il y mit fin brusquement.

– Non, dit-il, je n'ai pas besoin d'argent. J'ai l'intention de me comporter en vrai Svensson, qui a déjà emprunté ce qu'il lui faut. Mais ça, c'est mes oignons.

Konrad encaissa. Leur hôte crut discerner un soupçon de mépris, peut-être même de dégoût sur ses traits.

– Tes oignons, répéta-t-il en hochant la tête, comme pour souligner ce qu'il pensait des possibilités d'un drogué en ce domaine.

– Oui, mes oignons ! Et maintenant, je vais au bord de l'eau, tu peux jouer à la course en sac, pendant ce temps-là.

Konrad le regarda s'éloigner, le dos légèrement de travers, de cette démarche nonchalante encore accentuée par l'ivresse qui le faisait trébucher et par ses bras dont les mouvements ne suivaient pas exactement le rythme du reste du corps. Il y avait quelque chose de pitoyable dans cette allure vacillante, comme si l'assurance dont elle prétendait témoigner n'était qu'une profonde impuissance face à la vie, une vie sur laquelle il n'était jamais parvenu à avoir la moindre prise. Et voilà qu'il partait s'occuper de « ses oignons ». Konrad secoua la tête à cette idée. Dans la cour devant la maison se déroulaient les habituels « jeux olympiques » familiaux. Konrad, qui faisait fonction de Samaranch, alla veiller à leur bon déroulement. Jusque-là, tout s'était bien passé. Le frère de Mari avait gardé son calme et le temps était resté assez beau.

Il traversa la pâture à grandes enjambées sans voir aucune des génisses. La mine qu'avait affichée Konrad et l'ironie de ses propos avaient failli lui faire perdre patience et oublier sa détermination de garder profil bas. Il pensa intensément au sac, dans sa cachette, et caressa une fois de plus, par la pensée, les billets qu'il contenait. Il l'avait déjà fait longuement, la veille au soir, avec un sentiment de plaisir et de pouvoir. « Je suis fort », se dit-il, et cette idée nouvelle réchauffa étrangement ses membres engourdis. Il accéléra l'allure. « Je suis plus fort que Konrad », poursuivit-il à mi-voix en riant à ce que cela pouvait avoir de ridicule. Une génisse l'observa, étonnée, de derrière un fourré de genévriers.

Une légère brise ridait la surface de l'eau, apportant une odeur

de barbecue qui se mêlait à celle de boue de la grève, sur laquelle des poteaux à moitié pourris, enfoncés dans la vase, témoignaient qu'il y avait jadis eu un ponton. Un bruit de musique montait du lac, en provenance de l'île d'Arnö, peut-être, voire de Håggeby. Par ailleurs, tout était calme. Il n'y avait pas une seule barque et on percevait seulement le bruit d'une voiture de temps en temps. Une grande partie du bois qui s'étendait de l'autre côté de l'eau avait été coupée depuis sa dernière visite et la belle maison blanche de son propriétaire brillait d'un éclat véritablement princier. « C'est là que je voudrais vivre, pensa-t-il. Près du lac, pour pouvoir me baigner, aller pêcher et avoir un bateau pour me promener sur l'eau. Oui, c'est l'endroit rêvé. »

Il s'assit, le dos appuyé contre un aune déraciné dont le tronc pourri fourmillait d'insectes et d'araignées. Il s'amusa à toucher le bois vermoulu, dans lequel divers scarabées noirs s'enfonçaient plus profond encore. Il se rappelait des pièges qu'il confectionnait jadis au moyen de morceaux de viande de porc et de trognons de pomme, ainsi que de l'excitation qui s'emparait de lui le matin, quand il allait voir le résultat. Il y avait souvent de la brume, quand il faisait le tour de la douzaine de pièges qu'il avait disposés en divers endroits, certains dans l'enclos, d'autres au bord de l'eau et à l'orée de la forêt, près de la vieille ferme. Il avait déjà épinglé pas mal de spécimens sur son tableau et souvent les boîtes ne contenaient que des fourmis mais, parfois, il lui arrivait de trouver une espèce sortant de l'ordinaire qui venait enrichir sa collection. Ce dont il se souvenait surtout, c'était de l'odeur d'éther, ces effluves enivrants qui s'élevaient de la petite boule de coton du « bocal meurtrier ». Il se rappelait qu'il hésitait parfois à pousser l'animal dedans et le sentiment d'avoir le droit de vie et de mort qu'il éprouvait quand il le projetait sur la boule blanche au moyen d'une légère pichenette, avant de refermer le couvercle et d'observer sa brève agonie à travers la paroi de verre. Il avait souvent mauvaise conscience, surtout au début, mais le désir d'ajouter une nouvelle espèce à sa collection l'incitait à aller jusqu'au bout. D'un autre côté, il ne mettait jamais à mort une espèce qu'il possédait déjà. Il lui rendait toujours la liberté, dans ces cas-là.

Le plus dur restait cependant la perforation. Souvent, les élytres ne cédaient pas facilement sous la pression de l'épingle

et cette résistance était encore plus désagréable que la mise à mort. L'éther masquait la dureté de la chose, cela sentait même bon, c'était légèrement enivrant et excitant. L'épingle, elle, était cruelle. Il lui fallait parfois cinq à dix minutes avant de parvenir à l'enfoncer dans l'élytre droit. Il dissimulait ses hésitations en faisant mine de choisir la taille de l'épingle, alors qu'il savait tout sur ce sujet. Il y avait parfois des papillons, aussi, et, dans ces cas-là, il fallait d'autres épingles.

« Comme c'est loin, tout ça, bon Dieu ! » pensa-t-il. Dire que mon père et ma mère étaient de la partie et sont allés à Stockholm avec moi pour acheter une sorte particulière d'épingles. Mari devait en être, elle aussi, à moins qu'elle n'ait été chez grand-mère. La famille « épingles ». Je me demande ce que mon père en pensait, lui qui se souciait des papillons comme d'une guigne. Mais je suppose qu'il les trouvait beaux, une fois cloués sur le tableau, les ailes déployées et maintenues en place, au début, au moyen de petits morceaux de papier gras. Le corps des papillons était plus facile à transpercer, il n'y avait pas à hésiter. Il avait souvent repensé à ces épingles par la suite, dans les squats, quand elles s'étaient changées en seringues, et il n'était plus question d'hésiter, alors.

Il avait emporté deux bouteilles de bière et ouvrit la première avec un sourire, un petit sourire en coin, comme pour les scarabées. La Vieille Ville de Stockholm. Le musée de la Poste. Les seringues. Les voyages par le train. Il engloutit la bière avec volupté, ah comme il aimait cela. Son paternel et ses principes. Sa première dose, il l'avait prise à Bergsbrunna, la suivante à Alsike. Et ensuite toute la litanie. Il jeta la bouteille vide, avant de regretter son geste et de patauger dans l'eau peu profonde pour la repêcher. Puis il alla s'adosser à son tronc d'arbre et ouvrit la seconde. Il s'était mouillé les jambes jusqu'aux cuisses. Il aurait fallu que Regina soit là, pour baiser tranquillement au bord du lac de son enfance ! Mais elle était lâche et n'osait pas quitter Flemingsberg. Les épingles. En achèterait-il jamais d'autres ? La boutique existait-elle même encore ? Aurait-il un jour l'occasion de faire un cadeau à Chris ?

